



# CONTES I



Émile Erckmann-Alexandre  
Chatrian

## CONTES

[Contes](#)

[Avant-propos](#)

[L'oreille de la chouette](#)

[Crispinus ou l'histoire interrompue](#)

[Le bourgmestre en bouteille](#)

[Le cabaliste Hans Weinland](#)

[Le bouc d'Israël](#)

[Une nuit dans les bois](#)

[La reine des abeilles](#)

[Messire Tempus](#)

[Le Requiem du corbeau](#)

[L'œil invisible](#)

[Le chant de la Tonne](#)

[La tresse noire](#)

[Le Blanc et le Noir](#)

[Page de copyright](#)

# CONTES

Émile Erckmann-Alexandre Chatrian

## AVANT-PROPOS

Originaires de la Lorraine, Émile Erckmann (1822-1899) et Alexandre Chatrian (1826-1890) ont écrit ensemble et publié leurs œuvres sous le nom de Erckmann-Chatrian. Ils ont écrit de nombreux contes, des pièces, des romans, dont l'Ami Fritz.

## L'OREILLE DE LA CHOUETTE

Le 29 juillet 1835, Kasper Bœck, berger du petit village d'Hirschwiller, son large feutre incliné sur le dos, sa besace de toile filandreuse le long des reins, et son grand chien à poil fauve sur les talons, se présentait, vers neuf heures du soir, chez M. le bourgmestre Pétrus Mauerer, lequel venait de terminer son souper, et prenait un petit verre de kirschwasser pour faciliter sa digestion.

Ce bourgmestre, grand, sec, la lèvre supérieure couverte d'une large moustache grise, avait jadis servi dans les armées de l'archiduc Charles ; il était d'humeur goguenarde, et gouvernait le village, comme on dit, au doigt et à la baguette.

— Monsieur le bourgmestre, s'écria le berger tout ému.

Mais Pétrus Mauerer, sans attendre la fin de son discours, fronçant le sourcil, lui dit :

— Kasper Bœck, commence par ôter ton chapeau, fais sortir ton chien de la chambre, et puis parle clairement, intelligiblement, sans bégayer, afin que je te comprenne.

Sur ce, le bourgmestre, debout près de la table, vida tranquillement son petit verre, et huma ses grosses moustaches grises avec indifférence.

Kasper fit sortir son chien et revint le chapeau bas.

— Eh bien ! dit Pétrus, le voyant silencieux, que se passe-t-il ?

— Il se passe, que l'esprit est apparu de nouveau dans les ruines de Geierstein !

— Ah ! je m'en doutais... Tu l'as bien vu ?

— Très bien, monsieur le bourgmestre.

— Sans fermer les yeux ?

— Oui, monsieur le bourgmestre... j'avais les yeux tout grands ouverts... Il faisait un beau clair de lune.

— Et quelle forme a-t-il ?

— La forme d'un petit homme.

— Bon !

Et se tournant vers une porte vitrée, à gauche :

— Katel ! cria le bourgmestre.

Une vieille servante entrouvrit la porte.

— Monsieur ?

— Je vais faire un tour de promenade dehors... sur la côte... tu m'attendras jusqu'à dix heures... Voici la clef.

— Oui, monsieur.

Alors le vieux soldat décrochant un fusil de dessus la porte, en vérifia l'amorce et le mit en bandoulière ; puis s'adressant à Kasper Bœck :

— Tu vas prévenir le garde champêtre de me rejoindre dans la petite allée des houx, lui dit-il, derrière le moulin. Ton esprit doit être quelque maraudeur... Mais si c'était un renard, je t'en ferais faire un magnifique bonnet à longues oreilles.

Maître Pétrus Mauerer et l'humble Kasper sortirent alors. Le temps était superbe, les étoiles innombrables. Tandis que le berger allait frapper à la porte du garde champêtre, le bourgmestre s'enfonçait dans une petite allée de bureaux, qui serpente derrière la vieille église. Deux minutes après, Kasper et Hans Gœrner, le briquet sur la hanche, rejoignaient en courant maître Pétrus dans l'allée des houx. Tous trois s'acheminèrent de compagnie vers les ruines de Geierstein.

Ces ruines, situées à vingt minutes du village, paraissent assez insignifiantes ; ce sont quelques pans de murailles décrépités, de quatre à six pieds de hauteur, qui s'étendent au milieu des bruyères. Les archéologues appellent cela les aqueducs de Seranus, le camp

romain du Holderlock, ou les vestiges de Théodoric, selon leur fantaisie. La seule chose qui soit vraiment remarquable dans ces ruines, c'est l'escalier d'une citerne taillée dans le roc. À l'inverse des escaliers en volute, au lieu de cercles concentriques se rétrécissant à chaque marche, la spirale de celui-ci va s'élargissant, de sorte que le fond du puits est trois fois plus large que l'ouverture. Est-ce un caprice d'architecture, ou bien quelque autre raison qui a déterminé cette construction bizarre ? Peu nous importe ! Le fait est qu'il en résulte dans la citerne, ce vague bourdonnement que chacun peut entendre en appliquant l'oreille contre un coquillage et que vous percevez les pas des voyageurs sur le gravier, le souffle de l'air, le murmure des feuilles, et jusqu'aux paroles lointaines de ceux qui passent au pied de la côte.

Nos trois personnages gravissaient donc le petit sentier, entre les vignes et les potagers d'Hirschwiller.

— Je ne vois rien, disait le bourgmestre en levant le nez d'un air moqueur.

— Ni moi non plus, répétait le garde champêtre, imitant le ton de l'autre.

— Il est dans le trou, murmurait le berger.

— Nous verrons... nous verrons... reprenait le bourgmestre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, au bout d'un quart d'heure, à l'ouverture de la citerne. Je l'ai dit, la nuit était claire, limpide et parfaitement calme. La lune dessinait, à perte de vue, un de ces paysages nocturnes aux lignes bleuâtres, parsemés d'arbres grêles, dont les ombres semblent tracées au crayon noir. Les bruyères et les genêts en fleurs parfumaient l'air de leur odeur un peu âpre, et les grenouilles d'une mare voisine chantaient leur grasse antienne, entrecoupée de silences. Mais tous ces détails échappaient à nos bons campagnards ; ils ne songeaient qu'à mettre la main sur l'esprit.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier, tous trois firent halte et prêtèrent l'oreille, puis ils regardèrent dans les ténèbres... Rien n'apparaissait... rien ne remuait.

— Diable, dit le bourgmestre, nous avons oublié de prendre un bout de chandelle... Descends, Kasper, tu connais mieux le chemin que moi... je te suis.

À cette proposition, le berger recula brusquement... S'il s'était cru, le pauvre homme aurait pris la fuite ; sa mine piteuse fit rire le bourgmestre aux éclats.

— Eh bien, Hans, puisqu'il ne veut pas descendre, montre-moi le chemin, dit-il au garde champêtre.

— Mais, monsieur le bourgmestre, dit celui-ci, vous savez bien qu'il manque des marches, nous risquerions de nous casser le cou.

— Alors, que faire ?

— Oui, que faire ?

— Envoie ton chien, reprit Pétrus.

Le berger siffla son chien, lui montra l'escalier, l'excita... mais lui, pas plus que les autres, ne voulut risquer l'aventure.

Dans ce moment, une idée lumineuse frappa le garde champêtre :

— Hé ! monsieur le bourgmestre, dit-il, si vous lâchiez un coup de fusil là-dedans.

— Ma foi, s'écria l'autre, tu as raison... on verra clair, au moins.

Et sans hésiter, le brave homme s'approcha de l'escalier, épaulant son fusil.

Mais, par l'effet d'acoustique que j'ai signalé précédemment, l'esprit, le maraudeur, l'individu qui se trouvait effectivement dans la citerne, avait tout entendu. L'idée de recevoir un coup de fusil ne parut pas lui sourire, car d'une voix grêle, perçante, il cria :

— Halte ! ne tirez pas... je monte !



Alors les trois fonctionnaires se regardèrent en riant tout bas, et le bourgmestre, s'inclinant de nouveau dans l'ouverture, s'écria d'un ton rude :

— Dépêche-toi, coquin, ou je tire...

Dépêche-toi !

Il arma son fusil, dont le tic-tac parut hâter l'ascension du personnage mystérieux ; on entendit rouler quelques pierres. Cependant il fallut bien encore une minute pour le voir apparaître, la citerne ayant soixante pieds de profondeur.

Que faisait cet homme au milieu de pareilles ténèbres ? Ce devait être quelque grand criminel ! Ainsi pensaient du moins Pétrus Mauerer et ses acolytes.

Enfin, une forme vague se détacha de l'ombre, puis lentement... progressivement, un petit homme, haut de quatre pieds et demi au plus, maigre, déguenillé, la figure sèche et jaune comme un vieux buis.

Nuremberg, l'œil étincelant comme celui d'une pie et les cheveux en désordre, roux, flétris comme de la bruyère desséchée... un petit homme, la chemise débraillée, les vêtements en lambeaux, sortit en criant :

— De quel droit venez-vous troubler mes études, misérables ?

Cette apostrophe grandiose ne cadrait guère avec son costume et sa physionomie ; aussi le bourgmestre indigné lui répliqua :

— Tâche de te montrer honnête, mauvais drôle, ou je débute par t'administrer une correction.

— Une correction ! dit le petit homme en bondissant de colère, et se dressant sous le nez du bourgmestre.

— Oui, reprit l'autre, qui pourtant ne laissait pas d'admirer le courage du pygmée, si tu ne réponds pas d'une manière satisfaisante aux questions que je vais te poser.

Je suis le bourgmestre d'Hirschwiller ; voici le garde champêtre, le berger et son chien, nous sommes plus forts que toi... sois sage et dis-moi paisiblement qui tu es, ce que tu viens faire ici, et pourquoi tu n'oses paraître au grand jour... Ensuite nous verrons ce que l'on fera de toi.

— Tout cela ne vous regarde pas, répondit le petit homme de sa voix cassante. Je ne vous répondrai pas.

— Dans ce cas, en avant, marche ! fit le bourgmestre, qui le saisit d'une main ferme par la nuque ; tu vas coucher en prison.

Le petit homme se débattait comme une martre ; il cherchait même à mordre, et le chien lui flairait déjà les mollets, quand, tout épuisé, il dit, non sans quelque noblesse :

— Lâchez-moi, monsieur, je cède à la force... je vous suis !

Le bourgmestre, qui ne manquait pas de savoir-vivre, devint plus calme à son tour.

— Vous me le promettez ? dit-il.

— Je vous le promets !

— C'est bien... marchez en avant.

Et voilà comme, dans la nuit du 29 juillet 1835, le bourgmestre fit la capture d'un petit homme roux, sortant de la caverne du Geierstein.

En arrivant à Hirschwiller, le garde champêtre courut chercher la clef de la prison, et le vagabond fut enfermé à double tour, sans oublier le verrou extérieur et le cadenas.

Tout le monde fut ensuite se reposer de ses fatigues, et Pétrus Mauerer, s'étant couché, rêva jusqu'à minuit à cette singulière aventure.

Le lendemain, vers neuf heures, Hans Gœrner, le garde champêtre, ayant reçu l'ordre d'amener le prisonnier à la maison commune, pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, se rendit avec quatre vigoureux gaillards au violon. Ils en ouvrirent la porte, tout curieux de

contempler le feu follet. Mais quelle ne fut pas leur surprise, en le voyant pendu par sa cravate au grillage de la lucarne ! Plusieurs disent qu'il se débattait encore... d'autres qu'il était déjà raide... Quoi qu'il en soit, on courut chez Pétrus Mauerer, pour le prévenir du fait, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'arrivée de celui-ci, le petit homme avait rendu le dernier soupir.

Le juge de paix et le docteur d'Hirschwiller dressèrent un procès-verbal en règle de la catastrophe ; puis on enterra l'inconnu dans un champ de luzerne, et tout fut dit !

Or, environ trois semaines après ces événements, j'allai voir mon cousin Pétrus Mauerer, dont je me trouve être le plus proche parent, et, par conséquent, l'héritier. Cette circonstance entretient entre nous une liaison assez intime. Nous dînions ensemble, causant de choses indifférentes, lorsque le bourgmestre me raconta la petite histoire précédente, comme je viens de la rapporter moi-même.

— C'est étrange, cousin, lui dis-je... vraiment étrange... Et vous n'avez aucun autre renseignement sur cet inconnu ?

— Aucun.

— Vous n'avez rien trouvé qui pût vous mettre sur la voie de ses intentions ?

— Absolument rien, Christian.

— Mais, au fait, que pouvait-il faire dans la citerne ?... de quoi vivait-il ?

Le bourgmestre haussa les épaules, remplit nos verres et me répondit :

— À ta santé, cousin.

— À la vôtre.

Nous restâmes quelques instants silencieux... Il m'était impossible d'admettre la fin brusque de l'aventure... et, malgré moi-même, je rêvais avec mélancolie à la triste destinée de certains hommes qui

paraissent et disparaissent dans ce monde, comme l'herbe des champs, sans laisser le moindre souvenir ni le moindre regret.

— Cousin, repris-je, combien peut-il y avoir d'ici aux ruines de Geierstein ?

— Vingt minutes, au plus... Pourquoi ?

— C'est que je voudrais les voir.

— Tu sais que nous avons aujourd'hui réunion du conseil municipal, et que je ne puis t'accompagner.

— Oh ! je les trouverai bien tout seul.

— Non, le garde champêtre te montrera le chemin ; il n'a rien de mieux à faire.

Et mon brave cousin, ayant frappé sur son verre, appela sa servante :

— Katel, va chercher Hans Gœrner... qu'il se dépêche... voici deux heures, il faut que je parte.

La servante sortit et le garde champêtre ne tarda point à venir.

Il reçut l'ordre de me conduire aux ruines.

Tandis que le bourgmestre se dirigeait gravement vers la salle du conseil municipal, nous montions déjà la côte. Hans Gœrner m'indiquait de la main les vestiges de l'aqueduc. À ce moment, les arêtes rocheuses du plateau, les lointains bleuâtres du Hundsrück, les tristes murailles décrépites, couvertes d'un lierre sombre, le bourdonnement de la cloche d'Hirschwiller, appelant les notables au conseil, le garde champêtre haletant, s'accrochant aux broussailles... prenaient à mes yeux une teinte triste et sévère, dont je n'aurais pu me rendre compte : c'était l'histoire de ce pauvre pendu, qui déteignait sur l'horizon.

L'escalier de la citerne me parut fort curieux, sa spirale élégante. Les buissons hérissés dans les fissures de chaque marche, l'aspect désert des environs, tout s'harmonisait avec ma tristesse. Nous descendîmes, et bientôt le point lumineux de l'ouverture, qui semblait se rétrécir de

plus en plus, et prendre la forme d'une étoile à rayons courbes, nous envoya seul sa pâle lumière.

Quand nous atteignîmes le fond de la citerne, ce fut un coup d'œil superbe que toutes ces marches éclairées en dessous, et découpant leurs ombres, avec une régularité merveilleuse. J'entendis alors le bourdonnement dont m'avait parlé Pétrus : l'immense conque de granit avait autant d'échos que de pierres !

— Depuis le petit homme, personne n'est donc descendu ici ? demandai-je au garde champêtre.

— Non, monsieur... les paysans ont peur... ils s'imaginent que le pendu revient.

— Et vous ?

— Moi... je ne suis pas curieux.

— Mais le juge de paix ?... son devoir était...

— Hé ! que serait-il venu faire dans l'Oreille de la Chouette ?

— On appelle ceci l'Oreille de la Chouette ?

— Oui.

— C'est à peu près cela, dis-je, en levant les yeux. Cette voûte renversée forme assez bien le pavillon ; le dessous des marches figure la caisse du tympan, et les détours de l'escalier le limaçon, le labyrinthe et le vestibule de l'oreille. Voilà donc la cause du murmure que nous entendons : nous sommes au fond d'une oreille colossale.

— C'est bien possible, dit Hans Gœrner, qui semblait ne rien comprendre à mes observations.

Nous remontions, et j'avais déjà franchi les premières marches, lorsque je sentis quelque chose se briser sous mon pied : je me baissai pour voir ce que cela pouvait être, et j'aperçus, en même temps, un objet blanc devant moi... c'était une feuille de papier déchirée... Quant au corps dur qui s'était broyé, je reconnus une sorte de pot en grès verni.

« Oh ! oh ! me dis-je ; ceci pourra nous éclaircir l'histoire du bourgmestre. »

Et je rejoignis Hans Gœrner, qui m'attendait déjà sur la margelle du puits.

— Maintenant, monsieur, me cria-t-il, où voulez-vous aller ?

— D'abord, asseyons-nous un peu... nous verrons tout à l'heure.

Et je pris place sur une grosse pierre, tandis que le garde champêtre promenait ses yeux de faucon tout autour du village, pour découvrir les maraudeurs dans les jardins, s'il s'en trouvait.

J'examinai soigneusement le vase de grès, dont il ne restait plus qu'un débris... Ce débris présentait la forme d'un entonnoir, tapissé de duvet à l'intérieur... Il me fut impossible d'en reconnaître la destination. Je lus ensuite le fragment de lettre, d'une écriture très courante et très ferme... Je le transcris ici textuellement... Cela semble faire suite à une moitié de feuille, que j'ai cherchée depuis inutilement aux alentours de la ruine :

\*\*\*

Mon cornet micracoustique a donc le double avantage de multiplier à l'infini l'intensité des sons, et de pouvoir s'introduire dans l'oreille, ce qui ne gêne nullement l'observateur. Vous ne sauriez croire, mon cher maître, le charme que l'on éprouve à percevoir ces mille bruits imperceptibles qui se confondent, aux beaux jours d'été, dans un bourdonnement immense... L'abeille a son chant comme le rossignol, la guêpe est la fauvette des mousses, la cigale est l'alouette des hautes herbes... le ciron en est le roitelet... Il n'a qu'un soupir, mais ce soupir est mélodieux !

Cette découverte, au point de vue du sentiment, qui nous fait vivre de la vie universelle, dépasse, par son importance, tout ce que je

pourrais en dire.

Après tant de souffrances, de privations et d'ennuis, qu'il est heureux de recueillir enfin le prix de nos labeurs ! Avec quels élans l'âme s'élève vers le divin auteur de ces mondes microscopiques, dont la magnificence nous est révélée ! Que sont alors ces longues heures de l'angoisse, de la faim, du mépris, qui nous accablaient autrefois ? Rien, monsieur, rien !... Des larmes de reconnaissance mouillent nos yeux. On est fier d'avoir acheté, par la souffrance, de nouvelles joies à l'humanité et d'avoir contribué à sa moralisation. Mais quelque vastes, quelque admirables que soient ces premiers résultats de mon cornet micracoustique, à cela seul ne se bornent point ses avantages. Il en est d'autres plus positifs, plus matériels en quelque sorte, et qui se résolvent en chiffres.

De même que le télescope nous fait découvrir des myriades de mondes, accomplissant leurs révolutions harmonieuses dans l'infini... de même mon cornet micracoustique étend le sens de l'ouïe au-delà de toutes les bornes du possible. Ainsi, monsieur, je ne m'arrêterai point à la circulation du sang et des humeurs dans les corps animés : vous les entendez courir avec l'impétuosité des cataractes ; vous les percevez avec une netteté qui vous épouvante ; la moindre irrégularité dans le pouls, le plus léger obstacle vous frappe et vous produit l'effet d'un roc, contre lequel viennent se briser les flots d'un torrent !

C'est sans doute une immense conquête pour le développement de nos connaissances physiologiques et pathologiques, mais ce n'est pas sur ce point que j'insiste. En appliquant l'oreille contre terre, monsieur, vous entendez les eaux thermales sourdre à des profondeurs incommensurables... vous en jugez le volume, les courants, les obstacles !

Voulez-vous aller plus loin ? Descendez sous une voûte souterraine dont le développement suffise à recueillir une quantité de sons

considérable : alors, la nuit, quand tout dort, que rien ne trouble les bruits intérieurs de notre globe... écoutez !

Monsieur, tout ce qu'il m'est possible de vous dire en ce moment, car au milieu de ma misère profonde, de mes privations, et souvent de mon désespoir, il ne me reste que peu d'instant lucides pour recueillir des observations géologiques, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le bouillonnement des laves incandescentes, l'éclat des substances en ébullition est quelque chose d'épouvantable et de sublime, et qui ne peut se comparer qu'à l'impression de l'astronome, sondant de sa lunette les profondeurs sans bornes de l'étendue.

Pourtant, je dois vous avouer que ces impressions ont besoin d'être encore étudiées et classées dans un ordre méthodique, pour en tirer des conclusions certaines. Aussi, dès que vous aurez daigné, mon cher et digne maître, m'adresser à Neustadt la petite somme que je vous demande, pour pourvoir à mes premiers besoins, nous verrons à nous entendre, en vue d'établir trois grands observatoires suburbiens, l'un dans la vallée de Catane, l'autre en Islande, et le troisième dans l'une des vallées de Capac-Uren, de Songay, ou de Cayembé-Uren, les plus profondes des Cordillères, et par conséquent...

\*\*\*

Ici s'arrêtait la lettre.

Les mains me tombèrent de stupeur. Avais-je lu les conceptions d'un fou... ou bien les inspirations réalisées d'un homme de génie ? Que dire ? Que penser ? Ainsi cet homme... ce misérable, vivant au fond d'une tanière comme un renard... mourant de faim... avait été peut-être un de ces élus, que l'Être suprême envoie sur la terre, pour éclairer les générations futures !



Et cet homme s'était pendu de dégoût, de désespoir ! On n'avait point répondu à sa prière, lorsqu'il ne demandait qu'un morceau de pain, en échange de sa découverte. C'était horrible.

Longtemps... bien longtemps... je restai là, rêveur... remerciant le ciel d'avoir borné mon intelligence aux soins vulgaires de la vie... de n'avoir pas voulu faire de moi un homme supérieur au commun des martyrs. Enfin, le garde champêtre me voyant les yeux fixes, la bouche béante, se hasarda de me toucher l'épaule :

— Monsieur Christian, me dit-il, voyez... il se fait tard... M. le bourgmestre doit être rentré du conseil.

— Ah ! c'est juste, m'écriai-je en froissant le papier. En route !

Nous redescendîmes la côte.

Mon digne cousin me reçut, la mine riante, sur le seuil de sa maison.

— Eh bien !... eh bien !... Christian, tu n'as rien trouvé de cet imbécile qui s'est pendu ?

— Non.

— Je m'en doutais...

C'était quelque fou échappé de Stéfansfeld, ou d'ailleurs... Ma foi... il a bien fait de se pendre... Quand on n'est bon à rien... c'est ce qu'il y a de plus simple.

Je partis le lendemain d'Hirschwiller. Je n'y retournerai jamais.

## CRISPINUS OU L'HISTOIRE INTERROMPUE

### I

La veille de la Saint-Théodore, ma bonne vieille servante Grédel eut pour moi ce que j'appelle une attention délicate ; elle connaît mon faible pour le johannisberg et me reproche même parfois de l'aimer plus que tout au monde... Ce qui n'est pas vrai : j'aime beaucoup mieux ma vieille Grédel !

Eh bien donc, en rentrant de la taverne de Luther, où mes amis Hippel, Gangloff et Sathaniel avaient célébré dignement ma fête... en ouvrant la porte de ma vieille maison de la rue des Capucins... qu'est-ce que j'aperçois sur la table ?

Une grande cruche de deux pintes à long col de cygne, à ventre rebondi et surmontée d'un magnifique bouquet de marguerites !

Je prends le bouquet, je le serre sur mon cœur en m'écriant :

— Oh ! Grédel... Grédel... âme antique... bonne et vertueuse créature... je ne puis t'exprimer ici mon enthousiasme... tu dors sans doute à cette heure avancée de la nuit... mais je t'admire et je fais des vœux pour ton bonheur !

Puis je regarde le contenu de la cruche : c'était du johannisberg... du vieux johannisberg de l'an XXXIV !

Alors, mon attendrissement fut extrême... Je répandis un pleur généreux, et je me promis de récompenser Grédel par des rubans roses, une jupe de laine bien chaude et des souliers neufs.

En attendant, je voulus faire honneur à son cadeau ; je le soulevai des deux mains avec tendresse, et lui donnai l'accolade fraternelle... puis, dans une douce quiétude, j'allumai ma pipe et je taillai ma plume.

Vous saurez, mes chers amis, qu'il me faut le silence et le recueillement pour écrire ; le bruit d'une charrette, le grincement d'un